

## UNE PAGE DU CANADA

Aux Canadiens Français  
Amis de la Patrie,  
Pour lesquels la poésie  
A souvent des attraits,

J'essaierai de redire en stances mesurées  
D'un peuple épirant les souffrances endurées ;  
Ses revers, ses malheurs, ses gloires d'autrefois ;  
Espérant que leurs cœurs à ma plaintive voix  
Prêtant une attentive oreille  
De mon cœur se feront l'écho,  
Et trouveront ainsi plus belle  
Cette ode d'un genre nouveau...

\* \*

Aimez-vous quelquefois, lecteurs de notre histoire,  
Admirable récit de hauts-faits glorieux,  
A songer à ces jours d'éternelle mémoire  
Qui virent les combats derniers de nos aïeux ?  
Aimez-vous à penser à ces temps de souffrance  
Pendant lesquels, vaincus par la fière Albion,  
Les zélés défenseurs de la cause de France  
Voyaient tous succomber les preux de Carillon ?

Admirez-vous encor le courage héroïque  
Qu'ils durent déployer, ces soldats valeureux,  
Délaissés de leur roi sur les bords d'Amérique  
Où l'ennemi rongeait ses bataillons nombreux ?  
Intrépides héros dignes de l'épopée  
Qu'ils traçaient de leur sang en ces jours de combats,  
On ne les vit jamais devant l'Anglaise épée  
Montrer de la faiblesse et craindre le trépas.

Aux moments malheureux où la blanche bannière  
Aux plus fleurdelisés dut déplorer l'échec  
Qu'un trop fier commandant de l'armée étrangère  
Lui faisait essayer sous les murs de Québec,  
Ils ne faiblirent point dans leur noble courage ;  
Ils se sentaient vaincus mais non désespérés,  
Et pendant que des pleurs inondaient leur visage  
Ils façonnaient encore de nouveaux plans guerriers.

Mais leur ardeur, hélas ! devait être stérile ;  
Devant les bataillons victorieux anglais  
Leur front ne se couvrait que de gloire inutile ;  
Le trop douloureux jour, où le drapeau français  
Sur le pays qui doit à Cartier sa naissance  
Cesserait d'ondoyer aux yeux de nos héros,  
Bientôt devait venir donner à leur souffrance  
Une fin qui sera le plus grand de leurs maux.

Du sein de nos cités, du sein de nos campagnes  
Que l'ennemi foulait de son talon vainqueur,  
Les sonores échos qui hantent nos montagnes  
N'apportaient plus, hélas ! que des chants de douleur,  
Et le vieillard témoin des stériles faits d'armes  
Qu'accomplissait son fils au bras faible et sanglant  
Souvent se demandait les yeux remplis de larmes  
Quelle serait la fin de ce drame émuant.

Sous les toits des foyers où les heures nocturnes,  
Aux instants d'autrefois avaient vu le bonheur,  
On n'apercevait que des bouches taciturnes  
Et des fronts que ridait le souci du malheur...  
Parfois encouragés par une humble victoire  
Nos pères en leur cœur sentaient l'espoir venir  
Quand un revers plus grand qu'aurait été leur gloire  
Venait leur rendre encor plus sombre l'avenir.

Dans nos camps, le guerrier dont l'austère visage  
Naquère en imposait aux belliqueux vainqueurs  
Sentait faiblir avec sa force et son courage  
De son dernier espoir les dernières lueurs,  
Et sans cesse implorant l'assistance tardive  
Que lui devait l'aïeule en ces temps orageux  
En répandant des pleurs tendait sa main captive  
Vers les bords vénérés d'où venaient ses aïeux.

En ces sombres moments la France, notre Mère,  
Qui voyait succomber ses déçus enfants,  
Pouvait les consoler dans leur douleur amère  
En prêtant une oreille à leurs cris émuants ;  
Mais l'égoïste roi qui gouvernait la France  
Ne semblait plus songer que par delà les mers  
Un peuple qui mettait en lui son espérance  
N'essuyait plus alors que le nombreux revers.

Plongé dans des plaisirs qui touchaient à l'orgie,  
Plaisirs faisant avec sa honte son malheur,  
L'ignoble descendant de ces rois dont la vie  
Avait fait autrefois la gloire et le bonheur  
Du pays que le ciel dans sa bonté sublime  
Aux jours de Tolbiac recevait comme enfant,  
Tolérât, ou plutôt encouragerait le crime  
Sur son trône ruineux et déjà chancelant.

Laissant perdre les fruits des brillantes batailles  
De son prédécesseur au renom glorieux,  
Louis-Quinze, au palais somptueux de Versailles  
Où chaque jour voyait tout un peuple orgueilleux  
De nobles corrompus en presser les portiques,  
Se donnait tout entier aux vils amusements  
Et dépensait en bals, en fêtes magnifiques  
Les deniers destinés à nos pères mourants.

... Mais dans l'ombre un penseur à l'aspect très austère,  
Ennemi déclaré du roi, de l'Éternel,  
Préparait des derniers Bourbons l'heure dernière ;  
Préchant dans ses écrits où débordait le fiel  
Une philosophie erronée et contraire  
A tout "Pouvoir," faisait germer dans tous les cœurs  
Cette aveugle fureur révolutionnaire.  
Qui devait arracher tant de sang et de pleurs.

... Un jour elle éclata désastreuse et puissante.  
Paris où l'insurgé commença ses forfaits  
Qui semèrent partout la crainte et l'épouvante,  
Vit couler dans ses murs le royal sang français ;  
Le peuple, aiguillonné par un chef homicide  
Ne connut plus de frein, n'ayant pas d'autre loi  
Que celle de la "force," et son bras fratricide  
Atteignit et le prêtre et le prince et le roi.

... Ainsi furent vengés dans ce conflit inique  
Des droits de la noblesse avec le "citoyen,"  
Nos preux, dignes héros d'un âge plus antique  
Qu'un prince vil laissa succomber sans soutien.  
Mais ce châtiement fut trop cruel pour la France ;  
Son effet désastreux, hélas ! fut trop immense,  
Il atteignit en même temps  
Des coupables, des innocents...

A.-P. DUFOURD, E.E.D.

Baie Saint-Paul.

## LE GENERAL DE NEGRIER

(Voir gravure)

Parlons de la révocation subite du plus brillant général de l'armée française, Négrier, inspecteur d'armée, redouté de l'Allemagne, chargé de défendre la France du côté de l'Est en cas de guerre, membre du Conseil supérieur de guerre.

Un grand malheur assombrit les débuts de sa vie. Nous en disons ici quelques mots qu'on ne lira pas ailleurs.

Entré avec dispense d'âge à Saint-Cyr, à 16 ans, Négrier eut une altercation avec un autre enfant de 17 ans, le jeune Saturnin Larrégnay, tous deux élevés chrétiennement, mais très ardents. Négrier eut, paraît-il, le tort grave de provoquer un duel, et sur le terrain, les jeunes Saint-Cyriens témoins ayant voulu arrêter le combat après une égratignure, ce fut son adversaire qui déclara qu'on n'était pas venu pour jouer la comédie, et voulut continuer. Larrégnay vécut trois jours ; il mourut repentant et pieusement.

Négrier avait tué le fils unique d'une veuve d'officier, héroïque chrétienne, qui préférait le voir mort que vainqueur en un duel, et qui plus tard, quand Négrier fut blessé à son tour, se souvenant qu'il avait une mère, pria et fit prier pour lui. Le futur général conserva de ce grand malheur une tristesse profonde qui assombrit sa jeunesse. Exclu un an de Saint-Cyr pour ce fait, il y retourna.

Nous ne croyons pas qu'il ait ordonné un duel comme certains colonels font, au mépris de leur devoir et de leur bonheur. Il a le premier comme chef de corps d'armée, donné un ordre du jour pour interdire les blasphèmes aux officiers et sous-officiers dans le commandement.

Par une bizarre anomalie, M. de Gallifet, déclaré de par les règlements trop âgé pour exercer les fonctions de général, est cependant trouvé capable d'être ministre de la guerre et de disposer de la carrière d'autres généraux qui lui sont de toutes façons supérieurs.

C'est ainsi qu'avec une brutale désinvolture, pour plaire à ceux dont il fusillait les amis en 1870, ou pour exécuter leurs ordres, ce vieillard vient de retirer son commandement au général de Négrier, le chef jeune, ardent, entraîneur d'hommes, en qui toute la France a une si grande confiance.

Jadis le maréchal de Mac-Mahon, président de la République, donna sa démission plutôt que d'abandonner la cause de ses compagnons d'armes, mais il y a

marquis et marquis ; le marquis de Gallifet n'est pas le marquis de Mac-Mahon.

M. de Gallifet, lui, ne démissionne pas ; au contraire, il accepte, s'il ne le sollicite pas, le ministère de la guerre pour frapper ses camarades, pour assouvir peut-être certaines rancunes ; ce n'est pas une fois seulement qu'on l'a dit jaloux de ce brillant officier qu'est le général de Négrier.

Et quel est le motif choisi pour frapper le héros de Saint-Privat, du Sud Oranais, du Tonkin, blessé cinq fois, cité quatre fois à l'ordre du jour ? Le plus absurde de tous : on a accusé de faire hautement de l'opposition au gouvernement l'homme de France qui s'occupe le moins de politique ; ses devoirs militaires ne lui laissent pas le temps de se mêler aux intrigues.

Le lendemain de sa destitution, se produisit un fait qu'aucun des incidents parfois si graves de ces dernières années n'avait pu amener : les fonds publics baissaient dans des proportions considérables.

Avec la sérénité de l'homme juste et du soldat irréprochable, sans murmure, simplement, le général de Négrier abandonne cette armée de la frontière dont il avait le commandement et où tout le monde l'adorait.

Il sait très bien, d'ailleurs, et nous savons tous, ce qui nous rassure, qu'au jour du danger il reprendrait son commandement, et il attend, la main appuyée sur la garde de sa vaillante épée.

Blessé à Saint-Privat, alors qu'il était capitaine au bataillon de chasseurs à pied, il apprit, à l'hôpital, la capitulation de Metz. A aucun prix il ne voulut tomber entre les mains des ennemis ; il leur échappa avec une audace inouïe.

S'étant fait à grand-peine hisser sur son cheval, il s'avance résolument vers les lignes prussiennes.

Deux uhlands l'arrêtent ; il leur présente son billet d'hôpital ; tandis que l'un d'eux, croyant à un laissez-passer, le déchiffre paisiblement, il lui brûle la cervelle ; l'autre uhlan s'enfuit épouvanté, et Négrier, piquant des deux, traverse la ligne et va demander au gouvernement français le moyen de le servir encore.

Voilà l'homme que M. de Gallifet juge indigne de commander une armée.

## LA SALLE DES FÊTES DE L'EXPOSITION

(Voir gravure)

Les organisateurs de l'Exposition de Paris de 1900, malgré leur désir de faire disparaître toute apparence de construction qui rappelât les merveilles aujourd'hui dédaignées de 1889, et leur volonté de donner à l'œuvre qu'ils dirigent une physionomie nouvelle, ont néanmoins conservé la Tour Eiffel et la Galerie des Machines.

Le succès de la Tour Eiffel n'est pas épuisé. Repeinte dans une tonalité imitant l'or mat, coloration qui se marie heureusement aux fluidités aériennes, elle sera, au premier étage, un centre d'attractions choisies qui compléteront l'agrément de son point de vue unique. Aussi ses plates-formes sont-elles destinées à recevoir, plus nombreux que jamais, les visiteurs désireux de contempler dans son ensemble l'ordonnance du Champ-de-Mars, des Champs-Élysées, de l'Esplanade des Invalides, et la Seine bordée à leurs pieds par une succession de somptueux palais.

La Galerie des Machines, dont les dimensions inusitées se prêtent aux exigences de tous les emplois, est l'objet de transformations importantes.

Sa nef sera divisée en trois parties. Les deux extrémités seront réservées, l'une à l'agriculture et l'autre à l'alimentation. Au centre s'élèvera une salle immense, destinée à être le théâtre de toutes les fêtes et de tous les galas, qui, durant six mois, s'y succéderont presque tous les jours.

Les proportions de la Galerie des Machines permettent de faire colossal dans le gigantesque. La nouvelle salle sera par conséquent de grandeur et d'élévation peu communes.

Son emplacement couvre un vaste rectangle dont les côtés mesurent, deux à deux, 810 et 550 pieds.

Cette forme quadrangulaire difficilement maniable